





à cent no-
trente de largeur.
ste de longueur &
r. L'une & l'autre
le de l'Hispaniola se
nomme

Amérique

Alberto Manguel, écrivain canadien né en Argentine et vivant en Poitou, livre sa version du mot Amérique, continent ou pays, territoire de civilisations plurielles, totalement transformé par la colonisation européenne

Par **Alberto Manguel**

Traduit de l'anglais par **Christine Le Bœuf**

Le 25 avril 1507 fut imprimé à Saint Dié, en Alsace, un ouvrage de géographie universelle modestement intitulé : *Cosmographiae introductio*. Ses auteurs, Matthias Ringman et Martin Waldseemüller, y suggéraient que le nouveau continent découvert en 1492 par Christophe Colomb ne porte pas, ainsi que l'on pouvait s'y attendre, le nom de celui-ci, mais celui du navigateur vénitien Amerigo Vespucci, dont les rusés Alsaciens avaient joint les lettres à leur texte. Colomb lui-même, qui était mort un an à peine avant la parution du livre, avait attaché moins d'importance au vaste pays où il avait accosté par hasard qu'à la fabuleuse Cathay où il n'arriverait jamais, et ne s'était pas soucié de mettre en avant, en guise de toponyme, son propre nom qu'il espérait donner un jour à un royaume légendaire d'Asie. Co-

lomb était un homme pratique et il prenait sa mythologie au sérieux. Dans son commentaire, par exemple, de la vision de ce qu'il avait pris pour une sirène nageant dans la mer des Antilles – et qui était sans doute un lamantin – il notait : «Malheureusement, elles ne sont pas aussi belles que ce que nous avons été amenés à croire.» Nous le savons, Colomb n'a jamais atteint Cathay et le pays qu'il avait dédaigné est devenu l'Amérique.

Alberto Manguel a publié récemment *Le Livre des éloges* (L'Escampette éditions). A paraître : *L'Illiade et l'Odyssée d'Homère* (Bayard). A partir de septembre : «Le monde selon Alberto Manguel» au Centre Georges-Pompidou. Président du Prix du livre Inter et du Prix Cévennes en 2008, Alberto Manguel est invité d'honneur au Salon du livre de Montréal en novembre. Depuis le 19 mai 2008, la bibliothèque du lycée Victor-Hugo à Poitiers se nomme Espace Alberto Manguel.

Les peuples indigènes qui vivaient depuis des milliers d'années sur le continent ne furent naturellement pas consultés quant à cette nouvelle dénomination. A vrai dire, aux yeux des Européens, celle-ci semblait offrir pour ce pays une page blanche, un commencement tout neuf, l'autorisation d'ignorer les droits d'éventuels occupants antérieurs, y compris celui d'exister. Ce Nouveau Monde, le vicomte François-René de Chateaubriand le décrit comme il décrirait une scène vide, avec lui-même pour seul visiteur : «Un soir je m'étais égaré dans une forêt, à quelque distance de la cataracte de Niagara ; bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi, et je goûtai, dans toute sa solitude, le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du Nouveau Monde.» Même selon les critères de Chateaubriand, les «beaux déserts du Nouveau Monde» n'allaient pas rester longtemps des «déserts» et, en peu de temps, chaque étendue de forêt ou de champ allait être revendiquée. En un geste d'une superbe arrogance, par la signature du traité de Tordesillas en 1494, le pape divisa le Nouveau Monde en deux moitiés : l'une pour le Portugal, l'autre pour l'Espagne, sans consulter qui que ce fût, bien entendu, sauf peut-être le Dieu de Rome. Mais cette appellation aussi allait faire long feu. Dans presque tous les Etats du Nouveau Monde, les enfants des exploiters des Indigènes s'efforcèrent à leur tour de se libérer de leur mère patrie, par laquelle ils se sentaient exploités, et le XIX^e siècle entier n'est pas grand-chose d'autre qu'une tentative de récupérer le sens du nom «Amérique».

En dépit de tous leurs combats pour l'indépendance, il semblait pourtant au début du XX^e siècle que les *libertadores* n'étaient guère parvenus qu'à remplacer un joug par un autre, provoquant la fameuse exclamation du révolutionnaire Porfirio Díaz : «Pauvre Mexique ! Si éloigné de Dieu, et si proche des Etats-Unis !» Dès le début, les Etats-Unis portèrent un regard économiquement intéressé sur leurs voisins du sud du Rio Grande et, durant le mandat de James Monroe, leur cinquième président, ils formulèrent en



Library of Congress

Détail de la carte de Martin Waldseemüller, 1507. Le mot America est inscrit dans le sud du continent.

1823, sept ans à peine après, par exemple, la Déclaration d'Indépendance de l'Argentine, ce que l'on appelle la « Doctrine Monroe ». Sous sa forme abrégée, cette doctrine – « l'Amérique aux Américains » – joue sur un double sens subtil : « Amérique », le premier terme, désigne le continent que les géographes alsaciens avaient voulu nommer ; mais « Américains », le second terme, désigne exclusivement les citoyens des Etats-Unis. Le jeu de mots est devenu politique (ou la politique est devenue jeu de mots). De toute façon, les citoyens des vingt-sept autres pays du continent ballottent depuis lors dans un mélange ambigu d'attirance et de ressentiment envers le méchant oncle qui s'est approprié le nom qui leur était commun.

SUDAMERICANO OU NORTEAMERICANO

On peut corriger en partie cette ambiguïté en recourant au pluriel, « les Amériques ». Mais, dans l'ensemble, le nom a été coopté pour toujours et l'expression « *America the Beautiful* » n'évoque la Pampa ou l'Amazone que dans les rêves d'industriels texans. En Argentine, quand nous apprenions l'Histoire à l'école, nous devions nous

fier au contexte pour savoir s'il était question de « *historia americana* » – l'histoire du continent – ou de « *historia americana* » – histoire du pays. Sous la dictature militaire soutenue par la CIA, les deux connotations n'en firent plus qu'une. Pour les distinguer, nous précisions : « *sudamericano* » ou « *norteamericano* » (laisant au pauvre Canada le rôle inconfortable de concubin de l'oncle Sam). C'est ainsi que Borges, dans un poème évoquant l'un des premiers martyrs argentins à la cause de l'Indépendance, dit que celui-ci a assumé son « *destino sudamericano* ». Notre « *destino* », notre destin, en Argentine (mais également, bien sûr, en Uruguay, au Chili, au Mexique, etc.) était, pensions-nous, philosophique, voire métaphysique ; nous le distinguions du *destino norteamericano*, que nous voulions croire uniquement matérialiste, avide d'argent. Nous pensions que l'insulte était nouvelle ; nous ignorions que dès le début du XIX^e siècle c'était déjà un lieu commun et que dans la *Préface* de ses *Manuscrits italiens*, Stendhal répète le poncif de « la jeune Amérique où toutes les passions se réduisent à peu près au culte du dollar ».

Double page précédente : *Le Théâtre du Monde. Atlas des chartes et descriptions de tous les pays de la Terre*, G. J. Blaeu, Amsterdam, 1647 (6 vol.). Bibliothèque municipale de Rochefort.

